NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

100 N° 2 1978

«Glorifier!». Lyrisme et célébration

Pierre EYT

p. 250 - 257

https://www.nrt.be/it/articoli/glorifier-lyrisme-et-celebration-1064

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

« Glorifier ! »

LYRISME ET CÉLÉBRATION *

Depuis Baudelaire et Rimbaud, la poésie accompagne souvent la « descente aux enfers » : abysses de la désespérance, dégoût de soi, de la chair et du monde, colère contre le destin, ressentiment et haine de la vie, aspiration morbide au cataclysme purificateur... Que n'a-t-on pas dit et écrit sur les prétendus dévoiements des poètes ?

Dès lors n'y a-t-il pas quelque gageure à faire de la poésie, sinon le « miroir du ciel » à la façon de Dante, du moins, selon les mots de Saint-John Perse, « la maturation, soudain, d'un autre monde, au plein midi de notre nuit » ? Monde parfois plus éclatant lorsque brille sur lui, tout proche et tout jeune, l'« autre soleil » ; mais l'alternance y étant plus inégale que celle de nos jours et de nos nuits, parfois donc la désolation entrevue est plus inhospitalière encore que celle des plages lunaires auxquelles les caméras d'Apollo nous ont accoutumés. La poésie nous découvre toujours une « autre scène » prise à même celle que nous tenons... « Autre scène » dont le poète déchire soudain le rideau et dont nous mesurons avec enthousiasme, gravité et terreur, qu'elle nous fascine et simultanément nous fait horreur. Nous reconnaissons là le sacré, « simul horrendum et fascinosum ».

Qu'il ne se veuille que le participant effacé des liturgies, qu'il se dise simple lecteur de la Bible ou qu'il se croie théologien, le chrétien rencontrera toujours la poésie. Il sait d'expérience, sans le reconnaître toujours, qu'il n'y a point pour lui de compagnon plus apte à lui faire sentir le mystère de la proximité et de la distance de Dieu que le *poète*. Ou, pour le dire autrement, comment pourrait-il être chrétien, homme de la louange, de l'espérance et de l'amour, sans un cœur qui vibre au poème, au nom même de Dieu, à l'« énumération délectable » de ses pensées, de ses projets et de ses œuvres ? Comment pourrait-il vivre de sa foi sans un parti pris pour la beauté et la bonté du monde et de l'homme ?

---

* Conférence de clôture de la Session des professeurs de langue et littérature françaises, Toulouse, le 2 septembre 1977.

Sans vouloir en justifier ni le choix ni l'ordonnance, j'avancerais deux propositions dont l'énoncé en forme scolaire aidera peut-être l'explication : il n'y a de poésie que de célébration, et cette règle qui s'impose à lui dépasse le poète lui-même, qu'il soit croyant ou qu'il ne le soit pas ; il n'y a d'expression de la foi chrétienne que sous forme de célébration.

— I —

Célébrer, voilà le cœur secret de la poésie !

Saturation palpitante d'une présence étreinte (Whitmann), vertige momentané d'une absence prête à fondre (Mallarmé), appel d'un avènement (Rilke) . . ., la poésie célèbre des pas mystérieux sur le seuil de l'homme.

« O j'ai lieu, j'ai lieu de louer ! » (Saint-John Perse, *Eloges*).

Mû par l'instinct de la louange, le poète vibre d'une proximité à la fois gratifiante et insoutenable . . . Le voisinage entrevu avec la réalité familière et sacrée qui à la fois l'attire et le repousse, lui arrache un cri. « Le cri, le cri perçant du dieu sur nous ! » (Saint-John Perse, *Vents,* III, 6).

Dès qu'il s'agit de célébrer, la logique se déplace ou plutôt s'élève à une autre hauteur ; comme si les grands axes de l'horizon et de la verticalité, les grands rythmes du jour et de la nuit, la séparation du moi et du monde, la distinction du passé, de l'heure et de l'avenir — bref, toutes les arêtes logiques de notre organisation — se mettaient à fondre au contact d'une autre espèce d'être. « Et la maturation, soudain, d'un autre monde, au plein midi de notre nuit ! » (Saint-John Perse, *Vents,* III, 5).

Alors, le voyant « déraisonne », le cri s'échappe et articule un discours autre : le chant ; les premières notes entendues du poète sont des notes étranges. Comme métal dans notre chair. « Excoriation splendide », dira Perse de la poésie de Claudel. Mais à peine dits, ces mots s'enflent de notre sang, deviennent maternels, montés de notre propre sol, formés sur notre propre langue ! « Les mots que j'emploie, annonce Claudel, ce sont les mots de tous les jours, et ce ne sont point les mêmes . . . Ces fleurs sont vos fleurs et vous dites que vous ne les reconnaissez pas. — Et ces pieds sont vos pieds, mais voici que je marche sur la mer et que je foule les eaux de la mer en triomphe ! » (*Cinq Grandes Odes*). Commencer un poème, qu'on l'écrive, le joue, le récite ou le chante,

c'est toujours rompre avec le regard terne et banal que nous portons sur le quotidien pour l'élever ou le plonger dans la célébration.

Qui dira jamais pour le musicien aux aguets le poids soudain des premières mesures ?

> Sommes-nous peut-être ici pour dire : maison, pont, fontaine, porte, cruche, arbre fruitier, fenêtre —
> tout au plus : colonne, tour . . ?
> mais pour *dire,* comprends-le ô pour dire tout ce que les choses elles-mêmes jamais ne pensèrent être dans leur intimité (Rilke, *Elégies,* IX).

Rituel immuable, dont la lyrique atteste l'interne cohérence : invocation, litanie, diatribe, menace, malédiction, conjuration, offrande, acclamation, vœux, action de grâce, satiété et abandon !

— Invocation :

> Grand âge, nous voici . . .
> Grand âge, nous venons de toutes les rives de la terre . . .
> Grand âge, nous voici. Rendez-vous pris et de longtemps avec cette heure de grand sens . . .
> Il est temps de brûler nos vieilles coques chargées d'algues . . .
> Grand âge, vois nos prises : vaines sont-elles et nos mains libres . . .

— Acclamation :

> Grand âge, vous régnez ! . .
> Grand âge, vous croissez ! . .
> Grand âge, vous louez ! . .

— Offrande :

> L'offrande, ô nuit, où la porter ? Et la louange, la fier ? . .
> Nous élevons à bout de bras, sur le plat de nos mains, comme couvée d'ailes naissantes, ce cœur enténébré de l'homme où fut l'avide et fut l'ardent et tant d'amour irrévélé.
> Grand âge, nous voici ! Prenez mesure du cœur d'homme (Saint-John Perse, *Chronique*).

La célébration est l'âme de la poésie . . . Nous en avons demandé compte à Saint-John Perse — nous aurions pu aussi nous adresser à Rilke, dont on ne peut dire non plus qu'il fut chrétien. On connaît, à propos du premier, le mot de Claudel : « Dieu est un mot que Saint-John Perse évite religieusement ». On doit aussi se souvenir de la protestation du poète de *Vents* : « Il n'y a pas une allusion biblique, pas plus ici qu'ailleurs ». Ce qui ne peut empêcher Saint-John Perse de se vouloir un *célébrant* ou un *prophète* : « Nous nous portons un jour vers toi dans nos habits de fête » (*Amers,* Ch., 2). Le poète, obéissant, s'incline devant sa mission et sa fonction. Elu, c'est la Parole même du dieu qui le traverse à vif et l'anime. Son séjour apparent a beau être avec nous, « sur la chaussée des hommes »,

> Allant le train de notre temps, allant le train de ce grand vent.
> **Son occupation parmi nous : mise en clair des messages.**
> **Et la réponse en lui donnée par illumination du cœur.**

Non point l'écrit, mais la chose même. Prise en son vif et en son tout.
... Et le poète encore est avec nous, parmi les hommes de son temps, habité de son mal ...

Comme celui qui a dormi dans le lit d'une stigmatisée et il en est tout entaché ...

Homme infesté du songe, homme gagné par l'infection divine,

Non point de ceux qui cherchent l'ébriété dans les vapeurs du chanvre, comme un Scythe,

Ni l'intoxication de quelque plante solanée — belladone ou jusquiame,

... Mais attentif à sa lucidité, jaloux de son autorité, et tenant, clair au vent, le plein midi de sa vision ... (*Vents,* III, 6).

Telle est la « sobre ivresse » parente, au moins dans sa description, de celle que communique l'Esprit de Pentecôte aux Apôtres, leur donnant l'apparence d'être, eux aussi, « pleins de vin doux », malgré l'heure matinale. Rythme différent, logique inédite, mots soudain portés à l'incandescence de leur destination essentielle — « et chacun les entendit parler dans sa propre langue » — la poésie semble égarer le poète et imprimer à sa course une cadence inattendue et surprenante, celle du temps sacré sur l'espace saint.

Ah ! je suis ivre ! Ah ! je suis livré au dieu ! J'entends une voix en moi et la mesure qui s'accélère, le mouvement de la joie, l'ébranlement de la cohorte olympique, la marche divinement tempérée !

Que m'importent tous les honneurs à présent ! Ce n'est pas pour eux que je suis fait, mais pour le transport de cette mesure sacrée ! (Claudel, *Cinq Grandes Odes*).

Le prophète séduit, maîtrisé, s'est rendu à la force qui le plie, un « feu distinct » l'habite qu'il ne peut contenir ... vous avez reconnu l'expérience exemplaire de Jérémie. Le prophète se livre alors à sa mission, il devient célébrant « commis à la louange », affecté à l'éloge comme l'écrit Rilke (*Sonnets à Orphée,* I, VII) :

Glorifier, voilà ! Commis à la louange,
Ainsi qu'un minerai il jaillit du silence
Son cœur, ô pressoir éphémère d'un vin pour les hommes sans fin !

Jaillissement silencieux, écoulement douloureux, « déchirement d'un seul en proie à l'épopée de tous ... », course à contre-voie, les pas du prophète ne le portent pourtant pas comme tant d'autres hommes au soupçon, à l'oubli, au mépris, au dénigrement, au ressentiment ou à l'accusation.

Quel que soit le prix qu'il faille payer, la célébration poétique appelle l'exultation, la liesse, la joie, « la très grande joie » (*Anabase,* VI), l'amour sans mesure. « Si vivre est tel, qu'on n'en médise ! » (*Vents,* IV, 1). Et moi j'ai dit : « N'ouvre pas ton lit à la tristesse ! » (*Vents* I, 7). Le poète s'immerge alors dans le **monde et la vie, dont la gloire, éclatant à ses yeux, le terrasse.**

Tel Camus, devant le magnifique site algérien de Tipasa, près de Cherchell : « Je comprends ici ce qu'on appelle gloire : le droit d'aimer sans mesure ! » (*Noces*).

Au début de son œuvre, dans « Pour fêter une enfance », Saint-John Perse n'est pas moins explicite : « appelant toute chose, je récitai qu'elle était grande, appelant toute bête, qu'elle était belle et bonne ! » Comme le récit biblique de la Genèse est plus présent ici que dans beaucoup de commentaires autorisés ! Le Poète n'est-il pas parmi les hommes celui qui est resté, par grâce, le contemporain de la création divine ?

> Ainsi quand tu parles, ô poète, dans une énumération délectable, proférant de chaque chose le nom,
> Comme un père tu l'appelles mystérieusement dans son principe et selon que jadis, tu participas à sa création, tu coopères à son existence... (Claudel, *Cinq Grandes Odes*).

Célébration — trait d'union entre tous les poètes, entre tous les hommes. Pourtant, de l'incroyant au croyant, infinie est la distance. Perse le souligne peut-être ici en écrivant : « *lointaine* est l'autre rive où le message s'illumine ». N'avait-il pas déjà constaté : « Je t'interroge, Plénitude — et c'est un tel mutisme ! » Ou encore, comme nous l'avons déjà cité, cette interrogation : « L'offrande, ô nuit, où la porter ? et la louange, la fier... ? »

Célébration éparse qui ne se pose ni se fixe, elle ne sait pas nommer son centre, tout en ne cessant de graviter comme à tâtons autour de lui. La poésie de Perse témoigne pourtant à sa manière, par sa réserve, ses silences, son ardeur et son rythme.

« Langue de l'homme, ton nom est louange ! », s'écrie Pierre Emmanuel (*Jacob*), nous offrant ainsi la conclusion de notre première réflexion.

Qu'il soit croyant ou non, le poète retrouve d'instinct le cadre d'expérience qui caractérise ce que la Bible atteste de l'élection, de la mission et de la fonction du prophète inspiré. Ceci indique d'une part à quel degré de profondeur humaine atteint l'inspiration divine lorsqu'elle vient animer l'écrivain biblique. Notre remarque précise aussi l'importance de la nomination en poésie. Par la *nomination* du pôle de l'exercice poétique et de la source de l'inspiration, comme Père, Christ ou Esprit Saint, le poète prête au croyant, au bénéfice de ses frères, toutes les ressources de son art. Toute la différence de Perse à Claudel gît dans cet acte suprême de nommer. Mais cet acte lui-même est l'expression de la conversion et de la lumière de grâce — de l'illumination — dont Claudel, Pierre Emmanuel et tant d'autres ont si clairement témoigné !

— II —

Si toute célébration n'implique pas la foi chrétienne, en revanche, *il n'y a d'expression de la foi chrétienne que sous forme de célébration.* En effet, à bien y réfléchir : parler de Dieu, parler à Dieu ... quelle incongruité ! Et pourtant ... Ce Dieu qui échappe à toute détermination verbale — qui se tient à la fois au-delà et en deçà de tout discours, veut être connu et reconnu ; il aime qu'on l'appelle et qu'on le nomme. Il nous donne la voix pour que nous le bénissions. Il nous apprend à le nommer et à le prier. Pour cet office, les modes même du discours changent de nature. Comme Moïse devant le buisson de feu, et mieux sans doute que ne le firent leurs successeurs, les premiers théologiens chrétiens le sentirent. Denys, quand il s'agit de Dieu, ne peut ni ne veut rien en dire, *il le loue.* « Au ' dire ' du langage prédicatif, il substitue pour Dieu, un autre verbe : *hymnein,* louer, célébrer, ' hymner '... Changement significatif qu'expliquera Maxime le Confesseur : quand il s'agit de Dieu et de divin, le mot *hymnein* remplace presque le mot ' dire '. Que signifie cette substitution ? Elle indique le passage du discours à la prière — ou à la célébration » (J.-L. MARION, *L'idole et la distance,* Paris, Grasset, 1977, p. 232).

En présence des avances de Dieu, telles que l'Ecriture les rend, aujourd'hui, actives pour nous, ou telles que notre expérience peut les percevoir, nous n'avons pas qu'à nous taire. Le silence n'a de sens ici que s'il ne peut être confondu avec le mutisme. Car Dieu parle et appelle une réponse. Loin de la tragique notation de Perse, déjà citée, — pour le Dieu biblique, au contraire, « ce qui ne peut être dit ne doit pas être tu. Car il faut mériter un silence qui vaille pour cela même qu'il doit taire ... » (J.-L. MARION, *ibid.*). Silence et traînées de parole, comme nuages minces et légers, soulignant la profondeur d'un grand ciel d'azur : telle est la vraie *théologie,* avec son versant d'abîme, silencieux, réservé, tu, insondable, et son versant de paysage joyeux, exultant, célébrant, lyrique, musical et même logicien ... « Tu n'as aucun besoin de nos chants et pourtant c'est toi qui nous inspires de te louer ! » Paradoxe de la louange et de la théologie. Les poètes le perçoivent mieux peut-être que les théologiens raisonneurs. Ainsi Hölderlin :

> Quand nous bénissons le repos, qui dois-je nommer, et quand nous nous reposons de la vie du jour, dites, comment rendrai-je grâce ?
> Le nommerai-je moi le Très-Haut ? Un Dieu n'aime pas l'inconvenant.
> Pour le saisir, notre joie est presque trop petite.
> Nous taire tel est souvent notre devoir ;
> Car les noms sacrés manquent ;
> Les cœurs battent, et pourtant le discours serait en reste.
> Mais une lyre consent à chaque heure les tons
> Et réjouit peut-être le Ciel qui se fait proche (*Retour*).

Telle est, partagée entre la louange et la réserve, la nature double de la foi, de la célébration et de la théologie. Perception d'une familiarité et d'une proximité encore plus intérieures à moi-même que moi, « intimior intimo meo », et simultanément différence, éloignement, abîme. Ce partage n'est pourtant pas écartèlement. Comme le dit saint Jean de la Croix dans la *Nuit Obscure*, « sans ces éloignements, les âmes n'apprendraient jamais à s'approcher de Dieu » ! On reconnaît les cordes qui tendent la lyre du psalmiste, poète entre tous. Jésus lui-même n'y a-t-il pas appris à connaître son Père ? Cris de détresse, chants d'exultation et de liesse, exclamations de stupéfaction et même d'hébétude, silence prêt à fondre et, comme la grenade, à « céder sous l'excès de ses grains ». Ce ne sont point là les effets des intermittences du cœur, mais l'armature interne de la louange comme vœu impossible et pulsion familière. Distance ... telle est la position où se tient le poète croyant, comme Moïse, qui entend du buisson cette parole : « n'avance pas, car le sol que tu foules est saint ». Distance, c'est-à-dire qu'il n'y a ni fusion ni indistinction, mais écart et communion — l'écart pour la communion. « La communion progresse autant que l'écart où s'échangent les regards. » La reconnaissance de l'altérité et la volonté de la communion dans l'alliance : telle est la mesure de la révélation biblique. Ainsi de l'homme et de la femme, ainsi de Dieu et de l'homme, ainsi du Christ et de l'Eglise.

Comme le suggère le jeune philosophe Jean-Luc Marion, « la lutte avec l'ange » symbolise la prière chrétienne comme toute autre expérience authentique de vie. La lutte avec l'ange n'est pas un combat sans autre issue que la mort à jamais de l'un des partenaires, elle n'est pas non plus, à l'inverse, la confusion de membres devenus indistincts. Selon le livre biblique, elle « prépare la bénédiction qui l'achève. La distance arc-boute l'un sur l'autre (les deux protagonistes) jusqu'à ce qu'ils se bénissent » ! Bénir, célébrer, louer ...

Protagoras observait que les quatre piliers de la parole sont l'injonction ou commandement, le vœu ou prière, la question, la réponse ... La civilisation technique comprend sans peine ce qu'est l'injonction ou le commandement — discours du pouvoir, de la maîtrise et de l'organisation. Elle comprend aussi — du moins jusqu'à un certain point — ce que sont question et réponse dans leur relation réciproque. Mais le vœu ou prière, l'*euchè*, où pourrait-elle le situer pour le comprendre ? Et pourtant, ce mode de parole est le seul qui échappe au désenchantement desséchant qui pervertit de nos jours tous les autres types de discours. Qui gardera la parole dans son sens ultime, sinon la prière ? Qui la gardera, sinon la prière, de se réduire à la fonction verbale des utilités de la vie

quotidienne, des techniques, des sciences, des codes, de la politique, de la politesse, des conventions (cf. P. RICŒUR, *Histoire et Vérité,* Paris, Ed. du Seuil, p. 221) ?

Quel espace, insoupçonné par tant de nos frères, s'ouvre donc ici ! Celui de l'exclamation, de l'invocation, du chant véritable, du chant profond (*cante hondo* andalou), du chant essentiel, mais aussi de l'humble demande, dans le gisement duquel la célébration chrétienne creuse sa veine. Ainsi verra-t-on la louange s'exprimer sur le mode voisin de tous les lyrismes : « énumération délectable », redondances savoureuses, profession sincère d'impuissance, profération d'audace, exultation capiteuse, acclamation de triomphe, doxologie : « Nous te louons, nous te bénissons, nous t'adorons, nous te rendons grâce pour ton immense gloire, Seigneur, Dieu, Roi du ciel, Dieu, Père tout-puissant . . . ! » La célébration chrétienne n'échappe pas à la surenchère haletante et rythmée de tous ceux qui « ont lieu de louer ». Mais ici, quel bonheur ! nous touchons à cette « autre rive où le message s'illumine ». Car le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous. Nous avons vu sa gloire !

Pour conclure, j'évoquerai d'un mot l'affinité qui apparente célébration et prière, poésie et louange, comme *tâche* pour des éducateurs chrétiens. La multiplication et le rayonnement des poètes n'entraînent pas nécessairement plus de foi ou de louange. Mais il ne peut y avoir de vie plénière dans l'Esprit Saint et dans la communion fraternelle sans que s'élargisse la capacité de louer, de célébrer, de dire notre émerveillement.

Oh ! non point d'abord devant les plus hauts mystères, mais devant les plus prochains, les plus quotidiens, les plus simples. C'est Rilke encore qui suggère dans sa X^e *Elégie* :

> Célèbre pour l'ange l'éloge du monde, non pas du monde indicible, car à lui tu n'en imposeras pas avec la splendeur de ce que tu sentis. Dans le ciel qu'il sent avec plus de sensibilité tu es un novice ; aussi montre-lui la chose simple qui, ayant pris forme de générations en générations, est devenue la nôtre et vit à côté de la main et dans le regard. Dis-lui les choses.

A quoi répond une mystique d'aujourd'hui : « Ce n'est pas à la façon dont il me parle de Dieu que je vois si quelqu'un a séjourné dans le feu de l'amour, mais à la manière dont il me parle des choses quotidiennes » (S. Weil).

F 31068 Toulouse Cedex Pierre EYT
31, rue de la Fonderie **Recteur de l'Institut Catholique**